

ROBERT MIGOT

LES GORGES DE LA CHIFFA

Les Gorges de la Chiffa ne sont pas seulement un accident géologique ou tectonique, une coupure dans la montagne, une faille gigantesque où apparaît, dans son imposante nudité, la structure intime de l'Atlas tellien, elles sont une région, elles sont presque un monde.

Pour en apprécier l'entière beauté, en goûter le charme, en connaître toutes les merveilles accumulées, il convient d'éviter soigneusement d'en entreprendre la visite en sacrifiant aux errements accoutumés. On ne doit pas se plier à l'itinéraire banal que préconise tel ou tel guide, encore moins se contenter de la traditionnelle randonnée en voiture, au cours de laquelle on ne voit pour ainsi dire rien.

Il faut, au contraire, renouer l'antique tradition des voyages à pied, de la minutieuse exploration, en dehors de toute contrainte, de tout délai, de tout horaire, chère à nos pères ; il faut enfin oublier que nous sommes au siècle de l'auto, de l'avion et des superéthérodynes.

C'est pour avoir adopté cette méthode, renouvelée du bon vieux temps, que nous avons pu jouir des innombrables satisfactions qu'une excursion rationnelle aux Gorges de La Chiffa procure à tous ceux qui savent l'entreprendre.

...Une aube fraîche et bleue, une aurore délicieuse où, déjà, les sommets neigeux de Chréa, de l'Abd-el-Kader et de Talazit s'illuminent de mille feux. C'est le réveil de Blida, dans la mi-obscurité du matin.

La petite ville industrielle s'apprête à la longue et pénible besogne du jour ; partout c'est l'activité fébrile, le commencement joyeux d'un effort qui durera de longues heures.

Nous gagnons, par l'allée coquette, bordée de villas frileusement encapuchonnées de lierre et de glycines, qui a nom l'avenue Bizot, le Champ de Manœuvres d'où, utilisant des traverses ignorées, nous atteindrons le Rocher Blanc.

Bordé d'un rectangle de hauts platanes, dans une situation unique, au centre d'un cirque de montagnes prestigieuses, le quadrilatère militaire pourrait être le lieu rêvé d'une ville nouvelle. Rigoureusement plate, à peine inclinée vers le couchant, ventilée par les souffles sains des vents dominants, il semble que cette parcelle privilégiée de terrain nivelé attende l'érection de quelque cité tentaculaire...

Devant nous, soudain, c'est l'Oued-el-Kébir qui, à grand fracas, dans son vaste lit caillouteux, précipite, vers la plaine, ses eaux pures et glacées. Sur ses rives, que bordent les derniers bouquets de pins de Bou-Arfa, vestiges luxuriants d'une antique et noble forêt, jacent des milliers d'oiseaux, tandis que les jardins d'orangers, de mandariniers et de citronniers, où ont élu domicile jasmins et roses trémières, offrent à la méditation et au rêve des ombrages hospitaliers.

Poursuivons notre marche, hâtons-nous : la journée sera rude !

Voici, cheminant entre des tranchées aux parois d'ocre rouge, la voie ferrée de Djelfa ; ses rails modestes, aux sinuosités nombreuses, aux devers audacieux, aux courbes impressionnantes, seront peut-être ceux qui, bientôt, relieront l'Afrique du Nord au Sénégal, Alger à Dakar, la France métropolitaine à la plus grande France coloniale !

Le soleil est déjà haut. Avant de nous enfoncer dans la dépression de la Chiffa, que nous allons trouver à un coude brusque de la vallée que nous suivons, jetons un coup d'œil sur la Mitidja étalée devant nous, dans sa splendeur et sa prospérité.

De ce synclinal qui mesure 50 kilomètres de long sur 20 de large et qui au

moment de la prise d'Alger, n'était qu'un marécage pestilentiel, le courage de nos colons et leur inlassable ténacité ont fait une Beauce nord-africaine, d'une richesse inouïe.

Quelle réponse éloquente aux esprits chagrins, contempteurs hypocondriaques de notre pays, qui vont proclamant partout avec des gestes désabusés, « que le Français n'est pas colonisateur » !

A perte de vue, s'étendent les vignobles feuillus, les céréales déjà hautes, les plantations de légumes, les installations grandioses. Dans ce pays neuf, dans cette plaine conquise en moins d'un siècle à la civilisation et à la fécondité, la routine n'a jamais réussi à s'implanter et il n'est pas un domaine, parmi tous ceux qui étalent sous nos yeux leurs champs aux longues diagonales, qui ne soit muni des derniers perfectionnements réalisés dans la mécanique agricole.

Quelques pas encore et nous voici dans le lit même de la Chiffa qui coule ses eaux vertes sous trois ponts métalliques de toute beauté.

Dès sa sortie de l'étranglement des gorges, la rivière, guettée, semble-t-il, comme une proie bienfaisante, par les riverains, est captée, dérivée, répartie en mille canaux qui irriguent d'immenses vergers, de superbes jardins perpétuellement en fleurs.

Nous marchons droit au Sud.

Sur chaque rive, les hauteurs se dessinent, se dressent, presque menaçantes, dans le prestige de leurs sommets perdus dans l'azur immaculé du ciel. Gagnons la route si nous ne voulons pas nous voir arrêter, dans notre marche, par les innombrables blocs dont est encombré le cours de l'oued. Justement un café maure, à quelques pas d'une source qui jase sous les lauriers et les thuyas drapés de précoces clématites, nous offre un refuge hospitalier.

Après la première étape nous y goûtons quelques instants de repos bien gagné et de fraîcheur d'autant plus agréable que le soleil, déjà haut, est piquant pour la saison...

Sur la route, passent à grande allure les autos et les cars, pressés de fuir on ne sait où, et dont les passagers ignoreront le calme et la tranquillité de l'aimable retraite que nous avons découverte et que nous quittons à regret. Le chemin monte en pente raide ; nous allons à tout petits pas. Nous avons ainsi tout le loisir d'admirer, sur notre droite, une superbe forêt de chênes-liège, parsemée de blocs cyclopéens, jetés là par le caprice d'on ne sait quel cataclysme.

Un train, en haletant, s'engouffre sous le tunnel et voici le premier tournant. Un dernier regard sur la plaine et nous pénétrons dans les Gorges.

Tout de suite, le spectacle est grandiose ; les montagnes enserrant de leurs flancs escarpés, de leurs croupes puissantes, le mince filet argenté de la rivière qui serpente entre des à-pics vertigineux. Des éboulis formidables, des coulées de plus de cent mètres de chute, des bancs escarpés se succèdent en entablements jusqu'à la ligne des crêtes qui ondoient en houle bleutée. La route déroule aux flancs des versants son ruban de craie et en contre-bas, grisaille dont les méandres se coupent de tunnels fréquents, la voie ferrée, elle aussi, s'accroche à la roche au hasard des convulsions tectoniques.

Un vent léger, chargé de senteurs balsamiques, riche de parfums agrestes, souffle éternellement dans la vallée tandis que, presque imperceptibles dans l'azur resplendissant, des oiseaux de proie, - aigles, gypaètes, faucons, vautours - dessinent inlassablement leurs orbites circulaires et silencieuses.

Au fur et à mesure que nous avançons, le défilé s'étrangle ; la route est en corniche ; les pentes qui de plus en plus se boisent de lentisques, de chênes-zéens et d'arbousiers, se rapprochent de la verticale et, du côté du ravin, on a dressé pour parer à l'imprudence des voyageurs, de hauts parapets de pierre dure.

Des sources fusent, nombreuses, à droite et à gauche de la route, que l'on a,

presque partout, aménagées en fontaines ; aux murmures des eaux se mêlent des concerts d'oiseaux...

Un indigène s'avance vers nous, nous fait ses offres de service pour la visite d'une grotte merveilleuse qui se trouve sous la route, à une vingtaine de mètres en contre-bas. Des pages seraient nécessaires à la description détaillée des surprises admirables qu'elle nous offre. La nature, aux caprices divins, y a donné libre cours à sa fantaisie.

Le guide indigène qui nous a conduits nous montre, au moyen d'un quinquet fumeux, la prestigieuse floraison des stalactites que les siècles ont permis aux eaux de faire s'épanouir.

Brusquement, c'est un enchantement, une splendeur digne d'un conte des Mille et Une Nuits : un de nos compagnons a allumé une flamme de Bengale, et, sous des flots de lumière alternativement rouge, verte et jaune, la Grotte du Lion nous révèle, dans leurs plus infimes détails, les richesses minérales qu'elle renferme. La clarté s'éteint ; nous remontons vers le grand jour et, durant de longues minutes, nous demeurons sous le charme, véritablement prenant, de cette remarquable curiosité naturelle...

Le site est sauvage ; la route, taillée à même le roc, est étroite à ce point que deux voitures ne peuvent s'y croiser en dehors des gares ménagées, tous les cent mètres, par la prévoyance du Génie militaire, qui l'a construite au prix d'efforts parfois surhumains.

Le silence est profond ; on n'entend que la voix du torrent qui gronde sur les blocs, au fond du précipice, la plainte du vent à travers les genêts épineux qui s'agrippent aux pentes et, de temps en temps, l'appel mélancolique d'un rapace planant à des hauteurs vertigineuses, en plein azur.

Nous marchons d'un bon pas, dans une fraîcheur délicieuse ; nos compagnons géologues s'extasient devant une carrière calcaire qui leur révèle, à nu, la structure invraisemblablement tourmentée de la montagne.

On s'arrête quelques minutes et, hâtivement, nos savants, enthousiasmés prennent des notes...

Or, soudain, des cris joyeux éclatent :

- Des singes! Des singes ! Venez voir!...

Les dames, qui nous ont précédés, nous montrent, dans les buissons qui surplombent la route, quelques quadrumanes agiles qui fuient, très lentement d'ailleurs, à notre approche ; ils se replient, avec force gambades et, bien entendu, en faisant mille grimaces divertissantes, vers le ruisseau boisé où ils ont, depuis des siècles, élu domicile et où un arrêté gubernatorial récent interdit absolument qu'on les vienne troubler.

Un tournant brusque et voici le Ruisseau des Singes, un coin idyllique qui semble à mille lieues de l'agitation et du bruit des grandes cités.

Nous n'avons aucune peine à obtenir l'autorisation de nous engager dans la montagne, de suivre le sentier capricieux, qui, après d'innombrables détours, conduirait à la crête du Mouzaïa, s'il prenait fantaisie au voyageur de s'y rendre, et il nous est donné, une fois déplus, de tomber au milieu d'une véritable colonie de singes.

Ces bêtes charmantes ne sont pas sauvages ; les plus âgées acceptent volontiers le pain que nous leur distribuons. Elles nous regardent curieusement de leurs petits yeux vérons aux prunelles extrêmement mobiles. Les guenons bondissent avec, au bras, leurs nourrissons que des sauts périlleux de plusieurs mètres semblent n'effrayer nullement. Il en vient maintenant de partout. Les vieux mâles, méfiants dès l'abord, se sont enhardis ; ils s'approchent à pas furtifs pour recevoir, eux aussi, leur part de prébende...

Mais, brusquement, comme sur l'ordre d'un chef invisible, c'est un sauve-qui-peut général ; la horde, avec des cris bizarres, s'égaille à l'envi, se disperse dans toutes les directions, et, en un clin d'oeil, nous demeurons seuls sur la clairière.

Si là-bas, une houle roussâtre n'agitait bizarrement les frondaisons des thuyas

et des chênes-zéens, nous nous demanderions si nous n'avons pas rêvé et s'il est bien vrai qu'il y a deux minutes à peine, une bande de trois cents quadrumanes batifolaient autour de nous!...

Quoique l'auberge du Ruisseau des Singes soit fort moderne et offre aux plus gourmets des menus délectables, nous nous installons, pour déjeuner, aux abords immédiats du tunnel, en contrebas de la route. Le ravin offre des plates-formes charmantes qui se prêtent parfaitement à un pique-nique.

Comme l'air vif des Gorges a aiguisé les appétits, le repas est joyeux et rondement mené...

Nous avons prévu notre départ pour deux heures ; tandis que certains savourent sur l'herbe un délicieux café préparé à la turque, d'autres, prévoyant pour l'après-midi un rude effort, s'abandonnent aux douceurs de la sieste.

...La caravane continue sa route, toujours vers le Sud.

Maintenant l'attention est retenue par la beauté du versant Est de la coupure. D'un seul bond, en éboulis de schistes, en cailloutis gréseux, en coulées de calcaires, la paroi s'élance du fond du ravin et gagne les crêtes de l'Atlas. Le soleil oblique exagère les ors, allume les ocres, incendie les grisailles, anime les verts. C'est une véritable féerie de couleurs à laquelle l'œil, loin de s'accoutumer, ajoute, d'instant en instant, de nouvelles nuances. Tandis que les dames, les rêveurs s'extasient, deux alpinistes, qui se sont associés à l'excursion, parlent de rentrer à Blida en escaladant cet à-pic formidable. Et le plus curieux est que nous pouvons dire dès maintenant qu'ils ont réussi leur exploit...

La route, qui montait âprement, accuse une pente assez douce. Comme, d'autre part, le lit de la rivière est en descente continue, le ravin diminue très rapidement de profondeur tandis qu'il nous faut lever la tête pour apercevoir, entre les lignes sévères des crêtes haut perchées, un lambeau de ciel pur et bleu, resplendissant de lumière.

La chaussée est ouverte en plein schiste noirâtre où se pendent des buissons épais de myrtes et d'arbousiers, voire, dé-ci dé-là, des bouquets d'arbres épineux.

De partout s'élancent les cascades aux blanches écumes, striant de coulées presque vaporeuses, les rochers sombres aux parois lisses.

Un monde d'oiseaux hantent les capillaires des cascates qui permettent l'éclosion en tout temps d'un parterre de fleurs.

Voici une échappée vers le Mouzaïa ; un torrent impétueux en dévale et, là aussi, ont élu domicile de joyeuses familles de singes.

Une maison cantonnière abandonnée assure un refuge aux excursionnistes, aux voyageurs et aux... amoureux, ainsi qu'en témoignent nombre d'inscriptions enthousiastes ou mélancoliques, rabelaisiennes ou poétiques, tracées, souvent d'une main inhabile, sur la chaux délavée des murs mal crépis.

Passons rapidement cet étranglement dangereux, -à vrai dire, on n'y a jamais enregistré d'accident grave - où les schistes s'effritent et tombent d'assez haut sur la route, d'un gîte minéral que son peu de résistance à l'érosion a fait dénommer le Rocher-Pourri. C'est le point le plus étranglé du défilé. Une quinzaine de mètres à peine sépare les deux montagnes. Dans ce cañon, les eaux du torrent s'accumulent au moment des crues et nous apercevons, tracée en plein roc, une ligne qui rappelle la hauteur atteinte par la rivière au paroxysme d'une montée exceptionnelle demeurée fameuse.

La ligne ferrée, qui, à quelques kilomètres, était très en contre-bas de la route et sur la rive gauche, surplombe maintenant le chemin, des escarpements schisteux de la rive droite.

Le défilé s'évase, le ciel est plus large, les croupes s'arrondissent, les rochers rentrent sous l'humus ; on a l'impression d'être plus à l'aise.

Les versants ont perdu de leur verticalité redoutable ; des troupeaux de chèvres, venus des douars lointains dont les lentes fumées montent, rectilignes, dans la lumière d'or, paissent au hasard des éboulis, surveillés par des pâtres, descendants de Tytire, aux sons des chalumeaux et des flûtes.

Au fond du ravin, la Chiffa roule toujours ses eaux d'absinthe, mais plus calme et moins rapide.

Les géologues remarquent, dans les éboulis qui, de-ci de-là, se montrent encore à flanc de montagne, une structure plus tranquille, des bouleversements moins fréquents...

Décidément, nous approchons de la sortie...

Devant nous, un merveilleux pont métallique enjambe, d'une seule travée, la rivière et la route.

Nous apercevons une échancrure profonde dans la muraille de droite, une vaste perspective s'y développe bientôt vers Agueni et Ferdjouna.

Nous avons atteint l'Oued Merdja, aux riches mines de cuivre. La randonnée est terminée.

Les Gorges de la Chiffa sont franchies.

Le soir descend, un soir de moire et de guipures ; des cirrus légers qu'incendie le soleil oblique, glissent à des hauteurs incommensurables à travers l'étendue. Une soudaine et poétique animation donne, à ce coin de terre algérienne, que va submerger la nuit, une vie biblique, faite de calme rustique et de douceur ineffable : sonnaillles des troupeaux, qui rentrent, susurrements des flûtes, chants lointains, cris des oiseaux, murmures de la rivière apaisée, sirène d'une auto en fuite...

Avant la séparation, goûtons le charme exquis de la minute qui se hâte, de l'heure qui ne reviendra jamais plus, de la belle aventure qui, hier encore, était un espoir et qui n'est plus qu'un souvenir.

Les rayons derniers du soleil montent, montent au long des versants empourprés, l'ombre envahit la vallée profonde, le ciel, vers l'Orient se glace d'une teinte violacée.

Un suprême reflet sur la plus haute tache neigeuse...

Tout s'est éteint.

Le rêve est fini...